

CLINIQUE DES HOMOSEXUALITES ¹

Charles MELMAN

I

Séminaire du 7/11/87

(5) La question que l'on peut toujours se poser au départ, c'est de savoir, quel que soit le sujet que l'on traite ou que l'on s'est donné à traiter : de quoi parle-t-on en réalité ? De quoi est-il, en réalité, question à propos du thème que l'on s'est donné ?

Et bien, je crois qu'à propos des homosexualités – puisque, comme vous le savez, elles se présentent en clinique de façons fort diverses – je crois que ce qui nous sollicite à propos donc de ce problème clinique, à propos de cette perversion, c'est cette espèce de démonstration que l'organique, chez nous, est radicalement subverti par quoi ? Par ce que **Lacan** est venu conceptualiser, ramasser pour nous, c'est-à-dire : par le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire ; et je crois que ce problème des homosexualités est une démonstration criante de la façon dont ce qu'on pourrait espérer d'un (6)guide naturel pour nous dans la vie, à chercher dans l'organique, comment cet organique se trouve subverti, se trouve radicalement transformé du fait de notre prise par le Réel, par le Symbolique et par l'Imaginaire, de telle sorte qu'à la limite, je crois que, sous prétexte d'un thème clinique comme le nôtre, on peut voir en filigrane se dessiner l'intervention majeure, le jeu de ces trois instances. Et c'est d'ailleurs pourquoi j'ai pu être amené à dire que l'inconscient, c'est l'organique. Je veux dire que l'inconscient, c'est ce qui vient subvertir de telle sorte le biologique en nous que c'est lui qui lui impose cet ordre tout à fait hétérogène au biologique qui le constitue et qui nous surprend, qui continue de nous surprendre toujours.

Quant aux problèmes, donc, des homosexualités, comme vous le savez sans doute, les homosexuels -qu'ils soient hommes ou femmes- viennent assez peu en psychanalyse pour ce motif. S'ils viennent en psychanalyse, c'est beaucoup plus souvent à l'occasion de symptômes adjacents qui peuvent les gêner, qui peuvent les contrarier ; mais c'est de façon beaucoup plus rare à propos de l'homosexualité elle-même, et cela pour une raison que nous comprenons bien : c'est que, d'une part, leur engagement sexuel leur fait considérer l'hétérosexualité comme étant, elle, symptomatique ; comme étant, elle, frappée de quelque anomalie majeure, de telle sorte que leur réalisation peut leur sembler beaucoup plus convenable, beaucoup plus cohérente et plus consistante que celle de l'hétérosexualité qui ne manque pas de leur apparaître de façon très fréquente comme symptomatique. Je veux dire : ils pointent parfaitement que l'hétérosexualité est construite sur des anomalies, des paradoxes, une comédie enfin, qui peut être amenée à les faire se révolter. Donc le symptôme ne serait pas tant chez eux que, finalement, dans la façon dont l'entourage, les autres, règlent cette question du sexuel, et puis, d'autre part -ça c'est un autre problème- il est évident qu'aborder de façon aussi (7)directe la question de l'homosexualité ne pourrait manquer de susciter très vite, dans la mise en

1. Retranscription d'un séminaire donné à Bruxelles les 7 novembre 1987 et 19 mars 1988.

cause de leur réalisation sexuelle et du fait de sa fragilité, une certaine angoisse, du fait de venir comme ça la mettre d'emblée en cause ; et c'est aussi, sûrement, l'une des raisons qui fait que nous ne pouvons pas dire que les homosexuels viennent volontiers pour cette perversion chez le psychanalyste.

Ce fait que, comme je le disais à l'instant, les homosexuels peuvent volontiers considérer que c'est l'hétérosexualité qui est mal fichue, qui est complètement tordue et ridicule, nous pouvons nous servir de ce fait pour nous introduire très vite dans ce que nous pouvons considérer comme étant la structure propre à l'organisation des homosexualités et ce qui justifie, au fond, ce fait qu'ils réprouvent en quelque sorte, ils dénoncent comme anomalie l'hétérosexualité. En effet, je vous rappelle que le premier objet d'énamoration pour l'enfant, c'est son Moi, son Moi en tant qu'il est exposé au regard de la mère, celle-ci étant pour lui dans la position de grand Autre. Et nous savons que ce narcissisme originaire, premier narcissisme -car il y en aura d'autres- va imposer sa marque définitive à tous les choix d'objets ultérieurs et de telle sorte que dans l'hétérosexualité elle-même, ce sera encore l'image de soi, l'image idéalisée de soi qui sera recherchée, appréciée et investie. Nous avons donc à retenir ce temps premier, majeur, avec les traces indélébiles qu'il laisse et qui font du Moi du sujet, de son imago, comme **Lacan** l'a remarquablement décrit, son choix d'objet originel et primordial. C'est-à-dire -et nous avons là à franchir un tout petit pas de plus, dans la mesure où il ne figure pas au départ dans ce que **Lacan** a écrit sur le stade du miroir, c'est quelque chose qui vient plus tard- d'emblée nous savons que chez le petit enfant cette imago est investie en tant que représentante la plus précise, la plus essentielle de l'objet qui compte par dessus tout, et (8) en particulier sous le regard de la mère, c'est-à-dire, vous l'avez reconnu : le Phallus. C'est bien pourquoi le regard de la mère est ici essentiel, pour qu'opère pour l'enfant cette captation et cette fixation au sens psychanalytique du terme, c'est bien entendu, que cet objet, ce Moi est le premier représentant de ce que **Freud** a appelé le *Vorstellungsrepräsentanz*, c'est-à-dire le représentant de tout ce qui va faire représentation, le représentant de tout ce qui, ensuite, dans le monde va faire représentation ; et le premier objet, l'objet majeur, le plus proche, le plus fidèle qui va faire représentation, c'est cette imago, ainsi investie par le narcissisme.

Comme vous le voyez, c'est vrai que le mouvement naturel de la libido, le premier mouvement, le mouvement originel, nous pousse effectivement à l'investissement d'une image que nous pouvons qualifier comme étant celle du semblable, d'emblée. Et donc, la question qui se pose légitimement à nous, c'est : comment il peut se faire qu'avec l'avènement de l'hétérosexualité, (qui ne va pas, comme vous le savez, sans traumatisme, ce traumatisme que justement, exemplifie l'hystérique à l'occasion) comment va-t-il se faire que par une sorte de dénaturation, si j'ose ainsi m'exprimer, un sujet va venir à renoncer à ce premier investissement si essentiel, si «naturel» et, je dirais, estampillé par le regard maternel, afin, -dans l'hétérosexualité- de venir en investir une autre qui, elle, est radicalement hétérogène, quel que soit le sexe du sujet et dont il va se trouver, de cette autre image, séparé par une coupure radicale que la différence des sexes vient en quelque sorte exemplifier ? Comment, donc, peut-il se faire qu'un sujet renonce à ce qui était là si précieusement acquis, pour s'engager dans cette aventure qui s'appelle l'hétérosexualité ?

Je vous fais remarquer à l'occasion que lorsque ce sujet dont je parle est de sexe mâle, l'aventure est encore plus extraordinaire, puisque l'imago qu'il va (9) maintenant investir d'amour ou de désir -et parfois, dans certains cas, de l'un et de l'autre- cet amour se trouve apparemment privé du trait qui, justement, avait fait le prix, aux yeux de la mère, le plus souvent de l'imago initiale, de celle qui avait provoqué le narcissisme primaire. C'est-à-dire que l'imago qu'il va être amené à désirer dans l'hétérosexualité va se présenter à lui comme privée de ce trait phallique qui donc avait justifié et avait

soutenu le regard primordial de la mère -et l'enfant, comme vous le savez, le perçoit tout à fait, de façon très précise- c'est-à-dire qu'il va investir une imago qui lui apparaît comme marquée de la castration. Et nous savons par la clinique du névrosé, cette fois-ci, comment tout ceci ne va pas effectivement sans pouvoir faire symptôme, sans pouvoir faire difficulté, je veux dire, sans paraître relever d'un arbitraire, c'est-à-dire de quelque chose qui, comme je le faisais remarquer tout à l'heure, peut passer aux yeux de l'homosexuel comme relevant d'une anomalie majeure.

Il y aurait à cet égard -vous savez, je cherche souvent à ne pas esquiver, à ne pas trop glisser sur les difficultés- il y aurait à ce propos des développements à faire, c'est-à-dire savoir pourquoi, dans l'hétérosexualité, c'est l'imago en tant que castrée, cette fois-ci, qui va faire idéal. Vous savez cette formule, qui vaut ce qu'elle vaut, de ce poète contemporain, mort il n'y a pas très longtemps, qui disait : « *La femme est l'avenir de l'homme* ». Et bien, c'est sûrement dans ce type de dispositif qu'on voit bien comment cette imago féminine, en tant que castrée, vient le surprendre, en quelque sorte, dans la mesure où c'est maintenant elle qui est pour lui un support de l'idéal. Il y aurait donc là-dessus des développements à faire, pour ne pas esquiver les difficultés ; mais pour avancer dans la question de l'homosexualité, je laisse ces développements en attente.

Et bien, comme d'habitude, pour comprendre des (10) processus comme ceux-là, c'est à la pathologie qu'il faut nous adresser, puisque c'est elle qui nous donne, en quelque sorte, la petite variation qui éclaire du même coup ce que nous appelons *physiologie des processus* ; et dans le cas qui nous concerne, ce sont effectivement les homosexualités qui nous permettent de mieux saisir le paradoxe de l'hétérosexualité qui éclaire du même coup l'homosexualité elle-même. Puisque, avec cette rapide mise en place que j'opère pour nous, nous voyons bien tout de suite que l'homosexualité est constituée, au sens psychanalytique du terme, par une fixation, c'est-à-dire un arrêt, au sens où toutes les perversions, telles que le fétichisme en réalise une, je veux dire : une élection tout à fait particulière d'un objet, dans sa valeur de représentation phallique. Donc, l'homosexualité est constituée par une fixation, un arrêt sur l'imago, comme dans un film, illuminée par le regard maternel. Nous sommes dans ce que, intuitivement, nous comprenons assez bien et je ne pense pas dire, jusque-là, beaucoup plus que ce que nous savons à peu près. Mais ajoutons ceci, qui mérite un peu d'attention : c'est que, cette imago se trouve disposée sur, et entretenir un axe imaginaire avec le grand Autre -ce regard qui était dans le grand Autre- et qui transforme, en quelque sorte, celui supposé soutenir le grand Autre, ou qui vient le constituer, comme la mère pour l'enfant, en un semblable. C'est-à-dire que le caractère *homos*, le caractère de similitude de l'homosexualité est à situer de façon beaucoup plus essentielle dans quelque chose, une disposition qui vise celui qui se tiendrait dans le grand Autre, plutôt que la relation comme ça, au tout venant, au petit autre. C'est-à-dire que ce qu'il s'agit d'abord de maintenir, de préserver dans l'homosexualité, c'est le caractère d'identité accomplie, de similitude accomplie entre celui que nous appelions jusque-là le *grand Autre* et qui, par cette opération-là, devient plutôt le *Semblable*. Et c'est pour cela qu'au-delà de toutes les vraisemblances et de (11) toutes les expériences, la mère, comme vous le savez, sera défendue dans une position où elle n'est *pas castrée*, puisque c'est cela aussi que, du même coup, il s'agit de nier, ou contre quoi il s'agit de se défendre.

Donc, en retour, si vous voulez, ce qui vient là se construire pour le futur homosexuel est que ce qui est aimé par l'autre est une image qui est faite à sa semblance ; l'enfant est aimé par elle en tant qu'il est bien *son* enfant à elle, en tant qu'il n'y a pas entre eux de démarcation, pas de délimitation, pas de coupure. Et nous savons le caractère dit fusionnel de ce type de relation. Caractère fusionnel, caractère duel puisque, comme nous le savons, ce qui se produit dans le cas le plus ordinaire -je veux dire lorsque la mère n'est pas amenée à s'arrêter elle-même trop sur ce type d'élection, sur ce type d'amour à

l'égard de son produit- et bien, dans le cas ordinaire, cette identification primaire dont je viens de vous parler est en quelque sorte subvertie du fait de cette intervention tierce que vous connaissez très bien, c'est-à-dire l'intervention de ce tiers paternel. Cette identification primaire est subvertie, est en quelque sorte recouverte -elle ne disparaît jamais complètement- elle sert de support à une identification seconde qui sera l'identification, elle, attachée, représentante de la différence des sexes et qui, elle, à la différence de cette identification première, est une identification *symbolique*. Autrement dit, ce dont nous venons de voir la prévalence jusque-là, c'était de l'axe imaginaire, de la dimension imaginaire, en tant qu'elle est essentielle à la constitution de notre monde, et ce fait que cette dimension de l'imaginaire se trouve heurtée, subvertie par l'ordre du Symbolique dont le père se trouve être le support.

Les conséquences cliniques en sont tout à fait parlantes, immédiates et, je dirais, extrêmement précises et simples. Ces conséquences cliniques, je dirais pour aller vite, elles tiennent en ceci : c'est que lorsque (12)l'identification phallique se maintient essentiellement dans le registre de l'Imaginaire, elle nécessite une espèce d'entretien permanent de cet ordre imaginaire, c'est-à-dire d'avoir sans cesse cet ordre imaginaire à travailler pour que, effectivement, cette imago qui est ainsi le support du phallus, soit sans cesse reconnue et appréciée par un regard quelconque, comme représentante dudit objet. C'est-à-dire cela induit une espèce de vigilance, de travail permanent pour que soient en place, à la fois cette brillance de l'imago et, d'autre part, la présence d'un regard susceptible d'en rendre compte (je veux dire : la refléter) ; ce qui, comme nous le savons, induit le plus souvent dans ce dispositif un type d'obligation, de servitude, au sens propre du terme, qui peut occuper une partie importante de l'activité, avec le risque permanent, si ce dispositif vient à se casser, à manquer, d'une part, de la dépression, c'est-à-dire le sentiment que ce qui faisait la saveur du monde se trouve brusquement là, manquer ; et puis, éventuellement, de l'angoisse : dès lors, qu'est-ce que le monde signifie, qu'est-ce que le monde peut bien vouloir, si cet objet qui fait son prix et dont l'imago est le représentant vient à faire défaut, à manquer ?

Je suis en train de vous faire de la clinique, comme vous le voyez, ce n'est pas très théorique, c'est simplement vous rappeler ce type de contrainte à l'égard du sexe, à l'égard du Phallus, à laquelle oblige la disposition homosexuelle, dans la mesure où c'est l'axe imaginaire qui l'assure et où celui-ci doit être sans cesse présent dans la réalité, sinon, comme je viens de vous le faire entendre, c'est le Réel qui émerge, le Réel tout cru, le Réel tout nu, c'est-à-dire le trou et donc le malaise, le désarroi, le sentiment de dépersonnalisation, enfin, tout ce que vous savez.

Alors que, comme nous le savons, l'identification symbolique, -je ne suis pas du tout en train de dire que c'est une bonne affaire réalisée par rapport à l'axe (13)imaginaire, nous ne sommes pas là pour essayer d'évaluer les avantages d'une position ou de l'autre, nous sommes en train simplement d'essayer d'apprécier les processus en cause- et bien, nous savons que l'ordre symbolique soulage, en quelque sorte, de cette nécessité, de cette contrainte puisque l'identification symbolique marque le sujet, marque l'imago d'une sorte d'estampille qui n'a plus besoin de l'assentiment du regard d'autrui pour valoir. C'est une estampille mise là une fois pour toutes et puis voilà ; il n'y a pas besoin de vérifier qu'elle est bien là : il n'y a pas besoin de passer le doigt sur les cicatrices, et puis il n'y a pas besoin de quelqu'un à qui ça plaise ou à qui ça ne plaise pas : c'est comme ça et puis voilà. D'ailleurs, une fois que c'est là, on en mesure plus la charge et la dette que les avantages ; ce n'est donc pas du tout vécu comme étant spécialement un bénéfice ; c'est un tatouage qui fonctionne et puis bon.

Cette identification symbolique dont je parle a une autre conséquence qui est extrêmement clinique elle aussi, extrêmement simple : c'est qu'elle met un terme à la transitivité qui marquait jusque-là sur cet axe imaginaire, la relation au partenaire, au

semblable ; c'est-à-dire que ce que cette identification symbolique amène avec elle, c'est la dimension de l'autre, de l'altérité. Ce que l'axe imaginaire avait en quelque sorte réussi à corriger en faisant du grand Autre un semblable -cette espèce de tour de force- l'intervention tierce, l'intervention paternelle, la castration introduisent dans le monde la dimension de l'altérité, la dimension du grand Autre, cette coupure dont je parlais tout à l'heure d'avec le monde et aussi bien d'avec sa propre image. Et c'est en quelque sorte ce qui lève cette option transitive dont je parlais et qui, comme nous le savons, complique beaucoup la relation homosexuelle, puisque le transitive induit une relation fusionnelle qui, ordinairement, est très proche de la paranoïa. Très proche, puisque le partenaire est là dans une position de (14) similitude et ne peut être que dénoncé : soit parce qu'il est trop semblable -et à ce moment-là le sujet cherche à se frapper lui-même- soit parce qu'il est trop différent, parce qu'il ne parvient pas à réaliser parfaitement l'ajustement du miroir. Ce qui rend, comme nous le savons, la relation homosexuelle un peu complexe, puisque -qu'il s'agisse donc que le partenaire vienne à se situer dans la différence ou dans la similitude-, il y aura dans les deux cas de l'alternative, problème et difficulté.

Dans le cas de l'homosexuel, nous savons -c'est bien connu, ça fait partie de la clinique établie- qu'en général, ces privilèges maternels que d'avoir refusé qu'une dimension d'altérité puisse venir s'inscrire entre son enfant et elle (c'est-à-dire : le refus de la mère, en quelque sorte, de perdre son enfant, d'être pour lui une autre, au lieu d'être dans cette complicité de fonctionner avec lui dans cette complicité fusionnelle) c'est donc ce qu'on appelle en général, vous le savez, l'excès d'amour, qui peut venir d'ailleurs prendre place dans le dispositif oedipien, c'est-à-dire comme venant soutenir l'enfant dans sa lutte oedipienne, le soutien maternel dans sa lutte oedipienne, une façon de lui dire : « Mais non, on ne nous séparera pas, on ne nous sépare jamais, tu es le préféré, par rapport à cet homme, à cet intrus » ; et nous savons, de façon très classique que c'est en général ainsi que cela se met en place.

Pour toujours essayer de ne pas éviter les difficultés, une question qu'ici je ne laisse pas en suspens, que j'aborde là tout de suite, vient aussitôt et qui est : pourquoi, dans l'homosexualité mâle, y a-t-il cette importance particulière attachée à l'instrument ? Pourquoi faut-il qu'il soit bien vérifié, en quelque sorte que cette imago est porteuse, investie de l'instrument, même s'il n'en est pas fait, dudit instrument, un usage spécial -je veux dire : même si, dans les échanges amoureux, il ne (15) prend pas forcément toujours une place primordiale- pourquoi néanmoins l'imago n'est-elle investie qu'à la condition qu'elle comprenne ce trait ? Il y a là quelque chose, nous pouvons peut-être saisir ce problème de la façon suivante : c'est que l'identification seconde, celle que met en place l'ordre symbolique, cette identification seconde est celle de l'image, de l'imago du corps propre, mais en -et **Lacan** le souligne d'une façon très précise, mais d'une manière qui n'est peut-être pas toujours bien entendue- en découplant sur l'imago la zone du sexe, espèce de pointillé qui, sur l'imago vient cerner la zone du sexe et qui fait que, par l'identification symbolique, ce qui est investi, c'est l'image mais en tant qu'une partie de cette image est en quelque sorte blanchie, absentifiée, comme si l'image avait en quelque sorte cédé quelque chose d'elle-même à la castration et comme si donc, ce qui, dès lors était investi du fait de l'identification symbolique était une imago non pas hors sexe (puisque c'est au contraire une imago qui, elle, précise des identifications sexuelles, du fait qu'elle est symbolique, qu'elle désigne également le côté, par divers traits qu'on appelle en biologie *caractères sexuels secondaires*, ça n'a pas d'importance) mais bien au contraire le fait paradoxal que nous savons : c'est que l'identification sexuelle ne peut se faire qu'à la condition que, sur l'imago, la zone du sexe soit en quelque sorte absentifiée. Alors que, dans l'identification imaginaire, la première, celle qui reste à l'oeuvre, dans le cas de l'homosexualité, la valeur de l'imago d'être représentante du Phallus ne tient qu'à la condition de cette « probation », si j'ose ainsi m'exprimer, que constitue la présence

explicite du sexe, la présence du sexe dans la réalité. Nous ne comprenons que rétroactivement, cela, si je puis dire, c'est que l'imgo n'a valeur, n'a de prix, ne vaut comme représentant du Phallus qu'à la condition d'avoir échappé à la castration, c'est-à-dire d'être bien porteuse de ce signe, de ce (16)trait. Nous savons que ça se ramène à un signe. Vous savez le paradoxe : vous constatez que nous, si nous sommes médecins, nous parlons toujours d'*organes*, alors que là, comme nous le savons, c'est du signe dont il est question ; ça ne vaut que comme un signe ; peu importe la conformation organique à proprement parler : c'est un signe. Et c'est ce qui fait que du même coup, cette imago -je parle toujours pour le moment de l'homosexualité masculine- n'aura de valeur qu'à cette condition. Et nous comprenons aussi pourquoi, du même coup, les autres, et en particulier celles des femmes, se trouveront être des images qui peuvent être inquiétantes, angoissantes.

Ce qui est pour nous frappant, dans la clinique des homosexualités -je parle toujours des homosexualités mâles- c'est que la fixation sur l'imgo peut se faire, comme vous le savez -c'est bien là d'ailleurs ce qui souligne sa caractéristique d'être prise dans le registre de l'imaginaire- c'est l'imgo qui peut appartenir par exemple à un âge très précis de l'évolution et même de ce qui n'est pas l'évolution. Par exemple, comme nous le savons, ça peut être l'image de l'enfant : ça va être le support électif de la pédophilie ; ça peut être l'image de l'adolescent ; ça peut être l'image d'un homme mûr ; ça peut être aussi -et cela m'a paru en ce qui me concerne, pendant longtemps j'ai eu de la peine à comprendre- l'image d'un homme âgé. En général -je dis bien- il y a chaque fois fixation élective sur l'une de ces images ; celle de l'homme âgé ne peut, à mon idée, se comprendre, se saisir... Parce que si le choix, comme objet érotique, d'un enfant, d'un adolescent, d'un homme mûr, etc., peut chaque fois se comprendre à partir de dispositions en miroir, l'émergence de l'homme âgé dans ce qui a été en général un refus, un rejet de l'Oedipe, ne paraît pas très évident. Mais nous pouvons le comprendre, je pense, par la référence imaginaire faite à celui qui, dans le grand Autre, en serait le gardien phallique, le représentant phallique malgré, en dépit éventuellement, (17)de l'intervention maternelle -comme vous le savez, il ne faut pas chercher là-dedans à faire que tous les morceaux collent bien : il y a des paradoxes, évidemment, et ceci en constitue un- mais il me semble que ce choix, cette élection de l'homme âgé, du vieux, ne peut bien se saisir qu'en tant qu'il est là représentant de celui qui, dans le grand Autre, serait gardien du Phallus, mais en tant que le rapport avec lui ne pourrait s'établir que sur l'axe imaginaire dont j'ai parlé tout à l'heure, c'est-à-dire dans un rapport homosexuel.

Il y a là une question que j'aborderai peut-être un peu plus loin. Quoi qu'il en soit, je crois que ces références structurales qui, je crois, sont à la fois très simples et, me semble-t-il, très parlantes, nous expliquent le caractère habituellement intense et orageux, et difficile de la relation homosexuelle. Intense : puisque cet axe imaginaire doit sans cesse être en quelque sorte présentifié ; donc il faut sans cesse s'en occuper, il faut sans cesse travailler. Et puis orageux parce qu'il faut bien y introduire -c'est là un problème d'économie psychique- des variations de tensions : on ne peut pas à la fois être toujours ni dans le sublime, ni dans la dépression. C'est comme dans les couples : il faut bien y introduire un petit peu de mouvement ; faut bien que ça monte et que ça descende parce que si les choses restent plates, en quelque sorte, on s'ennuie. Donc, orageux parce que les moindres variations, dans cet équilibre difficile à maintenir, seront immédiatement ressenties comme pouvant mettre en péril le dispositif ; donc, à la fois elles sont recherchées...

(fin de bande)

(...) qui entretient la passion du couple, mais en même temps, ce couple le met en péril. Il y a donc -je ne vais pas trop le développer, mais j'attire votre attention- il y a donc une économie libidinale qui, elle, est (18)universelle et qui, en quelque sorte, s'accommode

mal de ce dispositif, puisque les variations entre plaisir et jouissance sont nécessaires (on ne peut pas, comme je le faisais remarquer à l'instant, vivre tout le temps dans le nirvana) mais qu'en même temps, lesdites variations, elles peuvent mener très vite au bord du scandale et de la rupture, ou du coup de couteau, ou du suicide. Il y a donc là quelque chose de propre à ce dispositif qui, assez souvent, mais pas toujours -moi j'ai eu l'occasion de connaître des couples homosexuels qui menaient des existences très bourgeoises- mais en général, c'est quand même de ce type, parce que nous oublions beaucoup que ce qui fait lien, habituellement, c'est le symbole, c'est l'ordre symbolique qui fait lien ; on a tort de méconnaître, de nos jours, de ne plus très bien reconnaître la valeur du mariage. Comme nous le savons, le mariage n'a plus beaucoup la valeur d'un sacrement, mais on a tort d'oublier que c'est avant tout le symbole qui assure le lien, entre autres le lien conjugal ; et il est évident que lorsque le symbole fait défaut, ce lien connaît spontanément cette précarité qui confère à la relation les particularités que je suis en train, très rapidement, d'esquisser pour vous.

Il est évident que cette relation duelle, comme nous le savons, a besoin d'un tiers pour, justement, y introduire un peu de dynamisme, de mouvement ; mais en même temps, le tiers, c'est ce qui est le plus souvent très mal supporté, donc le conflit que vous savez.

Il y a un problème très intéressant qui serait à développer à propos de l'homosexualité, c'est le problème de l'amour et du désir. Parce qu'il est évident que dans le cas de l'hétérosexualité, amour et désir sont, si je puis dire, physiologiquement disjoints. Puisque l'amour s'investit de l'image du semblable, alors que le sexuel, dans ce cas, nécessite la dimension autre et que le problème, comme c'est éprouvé par n'importe qui du couple hétérosexuel, c'est évidemment -et en particulier pour (19)l'homme- cette sorte de souci d'avoir à faire que puisse se conjointre sur la même personne ce qui, de structure, se trouve disjoint. Vous savez la manière dont l'obsessionnel résout la chose, l'**Homme aux rats**, vous savez : l'amour est pour la Dame et puis le désir, c'est ce qui s'accomplit avec des prostituées. Voilà l'une des façons qu'aura, par exemple, un névrosé pour essayer de répondre à cette difficulté. On pourrait penser que l'homosexualité permet, elle, de résoudre cette difficulté. Je veux dire que le même soit le support, à la fois de l'amour et du désir. Il est frappant de constater que ce n'est pas toujours le cas. Ça arrive -c'est aussi l'une des choses qui a pu provoquer ma surprise, c'est le fait que ça arrive- mais que ça n'est pas toujours le cas. Et c'est ainsi que, comme vous l'avez sûrement rencontré, il y aura des couples homosexuels qui vivront dans l'amour et qui, en quelque sorte, minimiseront ou réduiront considérablement la dimension sexuelle à proprement parler (je veux dire qu'elle ne tiendra pas de place privilégiée) ou qui, éventuellement même, réaliseront le désir sexuel dans, je dirais, une tromperie tout à fait similaire, si je puis dire, à celle qui peut se produire dans un couple hétérosexuel. C'est-à-dire que, bizarrement, dans certains cas, nous voyons que pour que le sexe puisse s'accomplir, la dimension de l'autre doit être présente ; c'est-à-dire que, même dans le cas de l'homosexualité, nous avons cette surprise de constater que dans certaines réalisations -pas pour tous, pour certains- pour qu'il puisse y avoir sexe, il faut la dimension de l'autre ; et celle-ci ne peut s'obtenir, s'accomplir que géographiquement, si je puis dire, c'est-à-dire en allant chercher cela ailleurs. Ou bien encore, par ce que nous savons, c'est-à-dire un amour pur qui sera réservé à la mère et puis des activités sexuelles qui seront marquées par une certaine indignité, par un caractère volontairement, si je puis dire, rabaisé, dégradé ; l'amour, lui, étant réservé à l'axe imaginaire maintenu avec la mère et étant avec elle un (20)amour sublime et qui n'aurait rien à voir avec un accomplissement sexuel.

Il y a, dans la clinique des homosexualités, cet autre paradoxe dans l'identification -et tout à l'heure, j'évoquais le fait que la fixation pouvait se faire sur des

figures d'âges différents- mais il y a également -ça n'a pas à nous surprendre, puisqu'on est dans le registre de l'imaginaire- des modes (modes comme il y en a dans l'habillement, pour la vêtue) il y a des modes dans la représentation de l'imgo investie, de l'imgo valorisée, représentante du Phallus. Il y a des modes. Vous direz : pourquoi pas ? Je veux dire que les gens de ma génération, par exemple, ont connu une imago d'homosexuel qui était plutôt discrètement efféminée, pas trop, mais quand même discrètement, avec un certain nombre de traits qui étaient empruntés à l'idéal féminin ; alors que comme vous le savez, de nos jours, c'est plutôt l'image « cuir, blouson, bottes et moustache ». Je ne crois pas qu'il y ait là-dessus forcément beaucoup à dire, sauf peut-être sur un point -dont je ne sais pas s'il est toujours bien apprécié et dont je ne sais pas si le fait de vous le faire remarquer me vaudra beaucoup de sympathie, mais... je l'aborderai quand-même- c'est que, dans la mesure où l'imgo est une imago qui ne vaut que d'être représentante du Phallus, qui doit donc être, je dirais, spécifiée par un trait indicatif, spécifique, que c'est d'autre part une imago qui ne vaut, comme je viens de vous le dire et donc, du même coup, que témoigner par sa représentation même qu'elle a échappé à la castration, elle induit forcément la référence à celui qui, dans le grand Autre se maintiendrait comme totalité non castrée -le père idéal, pourquoi pas, j'ai souligné tout à l'heure le paradoxe que pouvait être l'amour du vieux, etc.- et donc, dès lors pour ses représentants, d'avoir à témoigner eux-mêmes qu'ils seraient bien à sa semblance, en tant que rien ne va les arrêter : autrement dit, qu'ils n'ont pas (21) froid aux yeux, qu'il n'y a pas de réel qui puisse leur faire peur, qu'ils foncent et, comme nous le savons -je ne sais pas si c'est toujours relevé à sa juste valeur par ceux qui ne sont pas homosexuels- il y a souvent dans l'amour homosexuel la réalisation d'exploits d'héroïsme du type du Surhomme, *Übermensch*. Refus de craindre la mort, par exemple. Et on peut penser que ce qui semble être aujourd'hui cette mode venant marquer l'imgo investie qui semble la plus fréquente, s'apparente à cela, est organisé un peu de cette façon-là. Le point désagréable -je vais y venir- est que, du même coup, avec cet idéal de l'*Übermensch*, et cet amour du semblable, c'est-à-dire, au fond, de la troupe -tous pareils- nous ne sommes pas loin, comme vous le voyez, de la réalisation d'idéaux que nous connaissons bien par ailleurs. Ce que je veux dire, très précisément, est la chose suivante : c'est que, dans leurs conflits avec la « société », il y a de la part des homosexuels, un mouvement, si je puis dire, que nous avons légitimement à prendre en compte (comme tous les mouvements, d'ailleurs, y compris ceux qui défendent la société, la question n'est pas là). Mais je crois qu'il y a quand-même à remarquer ceci : c'est que du dispositif homosexuel en tant que tel, dans la mesure où il est organisé par le culte du Phallus -je parle toujours de l'homosexualité mâle, mais c'est aussi le cas de l'homosexualité féminine et j'y viendrais- le culte du Phallus, la réalisation du Surhomme, l'appel à ce qui serait une identité bien établie : nous avons là, si je puis dire, un soubassement dont nous ne pouvons pas espérer grand-chose. Je dis « espérer » pour ceux qui voudraient que des marginaux, pour ceux qui attendraient que des marginaux, des réprouvés, etc. constituent un ferment qui fasse bouger la société. Il ne s'agit pas de prêter, je dis bien, aux homosexuels des intentions de cet ordre. Pas du tout. Sûrement pas. Mais il y a simplement à faire remarquer que d'un point de vue clinique, le propre de l'organisation subjective qui (22) soutient ce dispositif est radicalement réfractaire à toute mise en cause véritable, authentique, du jeu social et ne peut aller que dans le sens, au contraire, d'un autoritarisme tout à fait rigoureux. En disant cela, bien entendu, je ne manque pas, comme il se doit, de tirer ma révérence à de très nombreux homosexuels qui, dans la littérature, ont pu jouer une grande place, en tant qu'ils venaient, en quelque sorte, déranger le confort social et en particulier celui de l'hétérosexualité, mais où, je crois, nous voyons là très vite la limite, en quelque sorte, de cette mise en cause.

Vous me direz : oui, mais enfin, il y a aussi les homosexuels mâles qui imitent de façon outrancière les femmes, ceux qu'on appelle « les folles » ; alors, que faites-vous de

ces gens-là ?

C'est vrai que ça existe, mais ce qui est vrai aussi c'est que c'est souvent assez mal toléré dans le milieu, sauf dans des endroits qui peuvent être très privilégiés, très localisés -pardonnez-moi, mais je ne suis pas spécialiste de ces questions- enfin, il ne semble pas que ce soit très estimé ; mais surtout, on voit bien dans cette représentation-là, celle que donne « la folle », un caractère ludique qui est délibérément affiché comme tel. Il y a là une dimension ludique du rapport au Phallus qui n'a peut-être pas été suffisamment souligné. Ce n'est pas tant le ludisme provocateur à l'égard du vis-à-vis qu'à l'égard du Phallus lui-même. Autrement dit : on rigole, qu'est-ce qu'on s'en amuse, mais en attendant, sous la robe, il est là. Donc on peut se marrer.

Alors, il y a cette autre question qui est constituée par l'homosexualité féminine et qui, à vrai dire, est très souvent identique, bien que, évidemment, elle soit plus rare parce qu'il est plus rare qu'une mère investisse de cette façon-là sa fille. Comme nous le savons, c'est en général le garçon qui bénéficie de ce bonheur et il est plus rare qu'une petite fille soit investie de cette (23)manière. Mais ça arrive et ça donne des tableaux qui sont à peu près identiques. Je veux dire : où là, on voit bien que le trait dont il est question peut être un trait d'emprunt, peut être de l'ordre de l'immigration, peut être postiche ; le trait en tant que tel, il est amovible, donc on peut l'accoler, on peut l'accrocher comme on accroche un insigne. Et donc il peut y avoir, à partir de la matrice, si je puis dire, que j'évoque pour vous, un dispositif tout à fait semblable concernant l'homosexualité féminine. Mais ce qui nous intéressera peut-être davantage, ce sera de constater qu'il y en a une, d'homosexualité féminine, qui est tout à fait différente. Parce qu'elle est construite, elle, sur la rivalité oedipienne, je veux dire dans un *challenge* engagé par la fille avec son père pour se disputer l'amour de la mère ; et nous avons des cas où c'est en venant, en quelque sorte s'identifier à un homme -du fait de la déception que la fille a connue avec son père, je veux dire déception inévitable- elle s'engagera dans cette identification pour montrer à la mère qu'elle est capable, elle, d'être un homme qui, contrairement à lui, à l'égard des femmes, ne serait pas castré, serait un vrai homme, un vrai mec. Et c'est dans ce cas de figures que nous pouvons ranger celui dont **Freud** rend compte dans sa *Genèse d'un cas d'homosexualité féminine*, qui est manifestement construit de cette façon-là. Ce qui, comme vous le savez, donne chez ces femmes des identifications viriles dont le caractère démonstratif et volontiers outrancier est manifestent parlant ; une caractérogie très accusée, très forte et qui est souvent, je dois dire, assez bien reçue. Je veux dire que, socialement, c'est sûrement beaucoup mieux reçu que l'homosexualité mâle. C'est finalement quelque chose qui ne déplaît pas forcément, socialement. J'ai connu un certain nombre de cas de ce type dont une femme qui était à cet égard assez remarquable et qui, entre autres, un temps de sa vie, s'était beaucoup enrichie dans le proxénétisme -elle avait des femmes qui (24)travaillaient pour elle, qui faisaient le trottoir pour elle- et qui avait eu une vie amoureuse très intense et qui avait conservé les centaines de lettres d'amour, qu'elle avait pu recevoir ; c'était un Don Juan tout à fait accompli. Lorsque **Lacan** nous dit que Don Juan est un fantasme féminin, on peut dire : c'était le fantasme d'une femme, de l'homme qui pourrait avoir toutes les femmes, bien plus que mille et trois : toutes. Et bien, elle, elle accomplissait, elle avait sûrement accompli ce type de fantasme car elle avait vraiment connu un succès considérable. Alors, comment ça vient, éventuellement, à casser ? Ça vient à casser quand l'image vient à ne plus pouvoir être si bien supportée ; c'est-à-dire quand l'âge, par exemple, vient s'en mêler et que dès lors de moins bonnes réussites suffisent à introduire un état d'angoisse et de phobie. Simplement de moins bonnes réussites ; simplement que ça ne puisse pas marcher au claquement de doigts, comme ça pouvait, pour elle, fonctionner jusque-là. Donc je crois qu'il est intéressant pour nous de remarquer simplement que dans l'homosexualité féminine une autre forme d'identification homosexuelle est possible : et en tant que cette forme-là aime les femmes en tant qu'autres. C'est-à-dire

que ce n'est pas là un amour fondé sur la semblance ; les femmes sont ici aimées en tant que représentantes de la dimension de l'Autre, mais aimées, comme je le disais à l'instant, avec un amour et un désir qui ne connaît aucune des limitations mesquines que la castration peut habituellement introduire. **Lacan** dit aussi quelque part que celui qui aime les femmes est forcément hétérosexuel. Il dit ça comme ça, quelque part. Il veut dire par là : en tant que la femme vient soutenir la dimension de l'Autre. Mais je suis en train d'évoquer deux dispositifs différents qui semblent témoigner que, dans le second cas -celui où la femme sort de l'Oedipe par une identification virile- la femme est aimée en tant que femme, en tant qu'autre ; mais dans le cas précédent, celui de l'axe imaginaire, non.

(25) Il y a encore quelques remarques à faire sur la question que, je crois nous avons déjà abordée, du caractère « pousse à la femme » des psychoses. Comme vous le savez, c'est là quelque chose d'extrêmement simple, ça nous paraît simple maintenant, c'est ceci ; le psychotique, de ne pouvoir se maintenir qu'à la place du grand Autre, ne pourra faire valoir cette place et son appartenance phallique (puisque ce qui compte dans l'identification, c'est d'une manière ou d'une autre, de pouvoir se réclamer du Phallus. Il n'y a pas d'identification qui tienne qui ne vienne se situer par rapport à lui, quel que soit le sexe choisi). Donc de l'homosexuel venant se soutenir, d'un point de vue de structure, au lieu de l'autre, étant, d'une certaine façon, l'autre lui-même, ne peut faire valider, ne serait-ce qu'à ses propres yeux, d'appartenance phallique qu'en venant se revêtir d'atours féminins. C'est bien pour cela que quand un halluciné entend des injures, ce sont toujours des injures à caractère homosexuel qui le dénoncent dans son caractère fondamentalement putassier, d'être *une dégoûtante quelque chose* ; c'est toujours comme ça, jamais autrement.

L'homosexualité, dans ce cas-là est une homosexualité contre laquelle le psychotique, le plus souvent, se défend. Il lui arrive, quand c'est un homosexuel mâle, de passer à l'acte parce qu'il a cru qu'on était là en train de se moquer de lui, de la même façon que ses voix viennent le tourmenter. Donc il s'agit là de quelque chose d'assez spécial, sauf qu'il est clair, bien entendu que, parmi les homosexuels actifs, il peut y en avoir qui sont aussi de ce côté-là à cause d'une structure psychotique et qui, par exemple, décompensent à partir du moment, justement où leur séduction vient à manquer, vient à ne plus être reconnue. C'est un point qui, je crois, mérite d'être souligné.

Maintenant -et je conclurai là-dessus- une dernière remarque. Comme vous le voyez, c'est en quelque sorte la référence au père et cette intervention tierce (26) qui autorise les identifications symboliques pour le garçon comme pour la fille -la fille le perçoit mal puisqu'elle ne vient pas se ranger de son côté à lui, sauf bien entendu à être hystérique, c'est-à-dire à se faire son agent, son délégué- mais c'est la référence au père qui fait succéder à l'identification imaginaire, à l'axe imaginaire, cette identification symbolique et, en particulier, sexuelle.

Tout ce dont je vous ai parlé là, c'est l'homosexualité à laquelle nous avons affaire en clinique. Mais celle que nous percevons moins bien est évidemment celle qui est beaucoup plus directement à l'oeuvre dans l'économie sociale, sans que nous en percevions clairement la dimension. C'est-à-dire que la référence de plus en plus précaire que nous faisons à cette instance paternelle -je ne suis pas du tout en train de l'inventer, mais ce que nous vivons actuellement est assurément le fait que cette référence est de plus en plus précaire ; c'est-à-dire que cette intervention tierce émerge de plus en plus comme une anomalie, comme une limitation, comme une restriction, comme une complication, comme une perturbation, comme une étrangeté, comme un arbitraire- cette situation dans laquelle nous sommes, que nous le voulions ou pas, induit évidemment ce fait que, de plus en plus, c'est l'axe imaginaire qui aura à régler le sort des identifications sexuelles. Et cela veut dire pour nous que nous avons à savoir qu'elles sont déjà et

qu'elles seront de plus en plus délicates, ces identifications sexuelles ; de plus en plus inquiètes, volontiers fragiles et que, du même coup, un certain nombre de permutations, comme on peut les voir s'opérer : permutation des rôles, comme on peut d'expérience tenter, comme on dit, et qui ne sont pas toujours sans conséquences subjectives ; ce type de situations est ce dans quoi nous sommes et qui a tout lieu de prendre une certaine ampleur. Et je dis bien : je crois que nous avons à le savoir pour nos propres repérages de cliniciens, c'est-à-dire pour essayer d'intervenir de la (27)façon dont nous pouvons, quand ces problèmes nous sont amenés.

Voilà, je crois, ce que je pouvais dire.

Ce que j'ai laissé, tout à l'heure, en suspens, c'est cette question difficile et qui, dans l'hétérosexualité, n'est pas du tout discutée : pourquoi, dans l'hétérosexualité, est-ce une image de femme qui va supporter le désir ?

Ce qui est bizarre, c'est que **Lacan** donne là-dessus une réponse qui vient elle-même fonctionner dans le registre imaginaire. Il a une réponse qui est de dire : si l'enfant n'était pas, au départ, élevé par une femme, s'il était élevé par un homme -comme ça arrive, hein : il y a eu des enfants à qui il est arrivé d'être élevés par des boys..., ce n'est pas en Belgique qu'on me contredira- **Lacan** dit : c'est parce que l'enfant a été élevé par une femme, en général, que cette première imago investie, celle dont sa propre image prendra le modèle, est une image de femme. Autrement dit, c'est parce que la première imago, l'imago essentielle à laquelle l'enfant a affaire et qui se trouve pour lui phalliquement investie -c'est bien pour ça que pour l'enfant, toutes les mères sont forcément phaliques : elles l'ont, elles ne peuvent pas ne pas l'avoir, puisque c'est à ce titre que leur image est investie- c'est donc à cause de cela, que le choix hétérosexuel serait possible.

Comme vous le voyez, lorsque **Lacan** dit une chose pareille, c'est mettre tout le poids sur l'imaginaire comme déterminant de nos fixations, de nos choix à venir ; et l'apparentant pratiquement, à ce moment-là à ce qui se passe dans le règne animal. Comme vous le savez, la reconnaissance de l'autre sexe, dans le règne animal -autre sexe qui peut être marqué d'un dysmorphisme considérable- se fait à un caractère, un trait précis, comme dans le cas qui nous intéresse, qui peut être une tache colorée, par exemple, sur la paroi abdominale ; et se fait également dans une limite d'âge extrêmement précise. (28)Les éthologues ont fait des tas d'expériences là-dessus : ça se fixe à un certain âge et c'est la reconnaissance, moins d'une forme que d'un trait. Et lorsque **Lacan** nous répond donc que le choix hétérosexuel se déciderait comme il le dit, il va dans ce sens-là ; autrement dit, ça se ferait pour nous un peu comme ça se ferait chez l'animal, sauf que, dans notre cas, c'est la mère, c'est-à-dire celle qui se trouve prise dans la relation privilégiée que nous savons.

Il est intéressant, pour nous, de remarquer que, dans ce qu'il dit, **Lacan** n'évoque pas l'identification symbolique comme étant déterminante. C'est ça qui est étrange. Parce qu'après tout, on pourrait tenir que l'identification symbolique, ça veut dire quoi ? C'est l'identification par laquelle est identifié le message venu du grand Autre au sujet, qui lui dit : « *Tu es homme* » ou « *Tu es femme* ». C'est ça l'identification symbolique. Et qu'à partir de ce moment-là, son choix se trouverait du même coup, décidé, si je puis dire. S'il est homme à partir de l'identification symbolique, ça vient l'inscrire dans un devoir sexuel à accomplir. Ce qui est étrange c'est que pour nous, en tout cas, cette identification symbolique -pour nous, je dis bien- n'induit pas d'homosexualité. C'est même au contraire, sans cesse nous la faisons intervenir comme ce qui en détache, ce qui en rend le détachement possible. Il ne viendra à l'idée de personne, chez nous, dans notre culture, de faire de l'identification symbolique ce qui y ferait rentrer. Alors que, comme vous le savez, ça a existé. Vous savez combien, à propos de l'homosexualité, on ne manque

jamais d'évoquer la Grèce, c'est-à-dire la naissance de notre culture, l'humanisme, les Beaux-Arts, la naissance des sciences et de la technique, etc. Et dire à quelqu'un « *maintenant, tu es un homme* », c'était d'une certaine façon lui indiquer, comme façon élective : attention : soit l'adolescent, comme vous le savez, soit l'esclave, pas un autre citoyen.

Ce qui montre bien que la référence que nous faisons, (29)nous, au nom du père, ne fonctionnait pas du tout de la même manière dans la culture grecque, un point c'est tout. Mais la remarque que je vous faisais, c'est-à-dire une identification symbolique...

(fin de bande)

(...) Est-ce que des homosexuels qui viennent à l'analyse pour homosexualité peuvent en guérir, dans la mesure où ils considèrent leur homosexualité comme étant ce qui les gêne ?

Je ne sais pas s'il y a beaucoup de cas dans la littérature. Chez **Freud**, il n'y en a pas. Outre le fait que je vous l'ai déjà fait remarquer, tous les cas dont **Freud** nous parle sont des cas qui n'ont pas très bien réussi. Ça montre qu'il avait beaucoup de simplicité et de cran. C'est comme ça.

Pour répondre à cette question -est-ce qu'on sort de l'homosexualité quand on va en analyse- je crois que ce que je viens d'évoquer comme mise en place en montre à la fois les difficultés, les problèmes ; mais, comme nous le savons, est-ce que tous ces dispositifs sont inéluctables ou pas ? Du reste, quand ça a fonctionné d'une certaine façon pour quelqu'un, est-ce qu'il peut bouger ça ou pas ? Ça ne peut être évidemment que chaque cas qui permet d'en décider. A aucun titre nous ne pourrions nous permettre là-dessus des généralités. Nous pouvons chaque fois souligner les instances que nous croyons actives, que nous pensons à l'oeuvre, et puis laisser au sujet cette faculté, ou cette impossibilité, ce débat, cette volonté, ce souci qui est le sien et où il peut avoir lui-même à décider. A décider quand son homosexualité lui paraît de l'ordre du symptôme

II

(30) Séminaire du 19/03/88

(...) ça veut dire: pour l'enfant, renoncer à être pour sa mère le support de l'objet a. C'est-à-dire consentir à cette sorte de chute du narcissisme ; consentir, pour l'enfant, à ne plus être cet objet privilégié que sa mère a pu lui faire croire qu'il était pour elle, c'est-à-dire l'objet de sa jouissance. Et ce que l'on appelle la castration, en l'occurrence, c'est, pour cet enfant, consentir à ceci que : non, sa mère a un autre support à sa jouissance ce qui, du même coup, cet enfant, le fait déchoir.

Ce n'est pas la seule conséquence parce que c'est également accepter que du même coup, en même temps que cette chute, se mette en place un lieu qui est le lieu du grand Autre, le lieu d'une altérité fondamentale et que, désormais, ce soient les créatures qui viendront se tenir en ce lieu qui, elles, soient le support de l'objet a.

C'est une opération, comme vous le voyez, très complexe, qui ne consiste pas seulement, pour l'enfant, dans le fait d'avoir à renoncer à son narcissisme, mais encore, si je puis dire, accepter du même coup la (31)différence des sexes car, reconnaître la dimension du grand Autre, c'est du même coup accepter qu'il y ait cette altérité fondamentale -je veux dire de structure- qui supporte la différence des sexes, parce que la différence anatomique, nous le verrons tout du long s'il le faut, ne suffit pas ; c'est-à-dire qu'à la limite, l'enfant ne sait pas qu'existe cette différence anatomique, sans qu'il ne l'ait en quelque sorte atteinte dans la structure ; ce n'est que parce qu'il l'atteint dans la structure qu'il est capable d'imaginer qu'il y a une différence des sexes ; autrement, comme nous le savons, il nie ses perceptions, il les refuse.

Je parle là -pour nous simplifier la tâche- je parle de l'enfant en général. On peut souligner tout de suite quelque chose : si, le garçon peut accepter de renoncer à être le support de cet objet a, pour le regard de sa mère et donc accéder à la différence des sexes et donc accepter que ce soit au lieu de l'Autre que viennent désormais pour lui des représentations qui seront les supports de son désir sexuel, c'est tout de suite beaucoup plus compliqué pour la petite fille. Puisque, dans un premier temps, elle a à accepter de n'être pas le support de cet objet a : accepter la chute de son narcissisme, accepter que le père soit le privilégié pour le regard de la mère, que le père possède ce qu'elle n'a pas à lui fournir. Mais elle aura à accepter -et c'est bien la difficulté, comme vous le savez, de l'accès à la féminité- de venir elle-même ensuite au lieu de l'Autre pour se refaire le support de cet objet a. Je vous fais cette remarque car elle va nous introduire à la question de l'homosexualité féminine.

Donc, aux yeux de la petite fille, cette sorte de défilé tortueux que **Freud** a très bien relevé dans son article sur la féminité, où elle doit subir la castration comme le garçon (c'est-à-dire renoncer à être le support de cet objet et donc se constituer comme un garçon) mais pour, finalement revenir à cette position antécédente (32)d'être le support de l'objet a. Mais là, non plus pour sa mère, mais pour un homme.

Donc vous voyez : nous pouvons là être très précis sur ce que nous pouvons appeler « la castration ». Comment se fait cette castration ? Il est extrêmement frappant de voir que dans les définitions que **Lacan** en donne, il fasse appel pour cela au père réel. L'agent de la castration est le père réel, nous dit-il -le père réel, à entendre comme le type qui est là, au foyer-. Et c'est très étrange, parce que nous pourrions nous demander pourquoi ce ne serait pas une opération qui relèverait du père symbolique, c'est-à-dire l'invocation du père par son nom, l'invocation des pères de la lignée. Eh bien, s'il faut le père réel -et j'attire votre attention là-dessus pour que nous tâchions de nous le rendre

clair à nous-mêmes- c'est parce qu'il importe pour l'enfant que la mère témoigne à ses yeux, pour lui, que c'est de celui-là qu'elle attend sa jouissance. Il faut donc que, dans le foyer, il n'y ait pas seulement la photo du père, comme elle pourrait après tout exister, comme elle existe parfois, seule, soit si le père est mort, soit s'il est éloigné, s'il est militaire, etc. : il y a la photo du père qui trône sur la cheminée ou sur la table de chevet. Mais il ne faut pas seulement que ce soit la photo, ni l'évocation, ni la référence faite à son nom : il faut que ce soit bien ce père réel pour que l'enfant sache que c'est celui-là, en quelque sorte, pour lui, qui est le propriétaire de ce qui assure la jouissance de la mère. Et c'est ainsi, comme vous le savez, que les identifications sont susceptibles, pour l'un et l'autre sexe, de se faire.

Nous l'avons vu la fois précédente : le devenir du petit homosexuel mâle tourne autour de ceci : c'est que, ou bien la mère lui a laissé entendre que sa jouissance à elle n'attendait rien du père, si ce n'est peut-être son malheur à elle, toutes ses embrouilles, tout son ennui, tous ses traumatismes, mais qu'elle attendait tout, au contraire, de la contemplation de son produit. De la (33)contemplation : parce qu'il s'agit rarement d'autre chose, il ne s'agit pas d'inceste. Contemplation, pour elle, de son produit, en tant que ce produit est le support, le représentant de cet objet cause de la jouissance. L'enfant ne sait pas si c'est de l'ordre de l'être ou de l'avoir, cet objet, mais en tout cas, il en est là, dans l'un ou l'autre registre, le représentant.

Je pourrais à cet égard, là-dessus, vous faire une remarque incidente et qui nous intéresse parce qu'après tout, ça a été le cas de Freud. C'est qu'il y a des mères -et c'est peut-être assez répandu dans certaines zones culturelles et en particulier méditerranéennes- qui s'entendent pour faire comprendre à leur produit mâle que, bien sûr, elles sont les compagnes du père mais que, si ça ne relevait que d'elles, c'est assurément leur petit qui serait leur favori. C'est-à-dire qu'il y a des mères qui ont cette espèce de subtilité pour faire comprendre à leur enfant que, finalement, avec le père, à la limite, ce serait presque du semblant, mais que le sérieux de la jouissance, finalement, ça se déroulerait avec l'enfant. Ce n'est pas une réalisation incestueuse, à proprement parler, mais c'est quelque chose pour faire comprendre à l'enfant : « *Tu sais, si ça ne tenait qu'à moi, eh bien, ce serait toi, mon petit, mon petit chou préféré* ». C'est une position qui est assez subtile car ça n'aboutit pas forcément à l'homosexualité de l'enfant -je parle toujours de l'homosexualité mâle- mais c'est plutôt quelque chose qui vise, de la part de la mère, à faire de son fils un héros. Car le héros, il n'y en a qu'une définition que la psychanalyse nous autorise : le héros c'est celui qui a franchi l'impossible ; et comme nous le savons, le premier et le plus fondamental étant celui de la castration, le héros, c'est **Oedipe**. C'est en tout cas celui qui n'a pas eu peur du dragon, des tyrans, de tout ce que vous voudrez, qui est allé jusqu'au bout du voyage. Donc la mère réussit à établir avec son fils cette espèce de complicité, comme ça, qui ferait que : ça (34)ne s'est pas fait, bien sûr, mais enfin, ça aurait pu se faire, disons. Il reste que, néanmoins, dans la mesure où la mère témoigne de son attachement et de son intérêt pour son mari, l'enfant, dans ce cas, s'engage dans la vie avec plutôt une confiance, une assurance de lui-même, d'un type un peu particulier (puisque c'est de la mère qu'elle lui vient, une espèce d'intronisation par la mère).

Je crois qu'on avait un jour discuté le fait de savoir si la transmission phallique pouvait se faire par les femmes : là on voit bien de quelle façon elle est possible. Et, bien qu'elle ne soit pas symbolisée, bien qu'elle soit purement de l'ordre de l'imaginaire, ça reste d'une grande puissance. Et, comme vous le savez sans doute par la connaissance que vous avez de la biographie de **Freud**, **Freud** était un peu dans ce cas-là ; je veux dire qu'il y avait entre lui et sa jeune mère **Amalia** -jeune par rapport à l'âge de son père, **Jacob Freud**- cette sorte de complicité spéciale, cette sorte d'entente tacite qu'il n'a pas manqué, d'ailleurs, de relever, de retrouver dans sa propre analyse. Je vous signale

simplement cela comme étant l'une de ces petites variantes, qui nous montrent combien les choses, ici, se déterminent à partir de pures nuances. Mais imaginez un seul instant qu'**Amalia** ait fait comprendre à son fils qu'elle attendait de lui la consolation, en quelque sorte, qu'elle ne pouvait pas trouver avec son père, ou qu'elle attendait de lui réparation du dommage qu'elle subissait de la part de son père : et un tout autre devenir, brusquement, devenait possible.

Ceci dit, nous n'avons pas simplement, dans la genèse de cette homosexualité mâle, à incriminer la conduite maternelle : il y a assurément des enfants qui s'entendent pour, dans l'**Oedipe**, refuser la déchéance dont je parlais tout à l'heure, la nier, et s'engager dans l'existence en affichant le fait d'être toujours, en dépit du démenti de la situation conjugale, les supports de cet objet cause du désir. Alors, qu'est-ce que cela a comme conséquences ? (35) Cela en a évidemment une, immédiate, et qui est déterminante dans la clinique de l'homosexualité : c'est que, du même coup, bien sûr, il y a un refus de la dimension de l'altérité ; celle-ci ne se met pas en place, est carente, du fait de la structure. Et d'autre part, l'objet cause du désir ne peut plus être qu'un semblable, c'est-à-dire quelqu'un dans lequel le petit homosexuel pourra en quelque sorte, jouir avec lui-même, jouir de lui-même, réaliser avec un autre lui-même, être lui-même l'objet de sa jouissance. C'est de ça dont il est question. Et nous savons combien cette exigence de la mêmeté, de la ressemblance, de la coïncidence parfaite dans le couple homosexuel peut aller loin. La difficulté qu'on pourrait qualifier d'existentielle, c'est que cette maintenance de la représentation de soi comme support de l'objet a, pour le petit garçon, ne peut évidemment s'assurer que du regard, du regard d'un autre, puisqu'il n'y a pas de sanction symbolique qui puisse là venir, en quelque sorte, le garantir, le vérifier ; et il y a donc toujours, évidemment, cette nécessité d'avoir quelque regard -pas forcément celui d'un partenaire : ça peut être celui de n'importe qui, d'une audience, de n'importe quoi- dans lequel puisse se trouver cette reconnaissance, cette admiration qui assure que le sujet est bien le dépositaire d'une merveille, le propriétaire, le représentant de cet objet cause du désir. Autrement dit, une sorte de captivité qui là s'instaure, de la reconnaissance par les semblables, et reconnaissance, je dis bien, qui n'est pas forcément celle de l'homosexualité, encore qu'elle puisse se présenter comme ça, mais reconnaissance, en tout cas, d'être quelqu'un d'exceptionnel, quelqu'un qui a là un truc spécial et qui tranche sur la grisaille ordinaire, sur la grisaille ambiante.

Il y a là une question qui surgit et qui, d'un point de vue clinique, est assez intéressante : ce sont, dans la réalisation homosexuelle, les variétés de l'investissement (36) de l'imgo : quelle est la partie de l'imgo qui va être investie comme représentante de cet objet ? Et ce que nous voyons et que nous connaissons dans les cliniques de l'homosexualité mâle, c'est que, au fond, ça peut être l'imgo tout entière, je veux dire neutralisée ; ça peut être le corps, par exemple, sans localisation élective. Je veux dire par là que le pénis, par exemple, peut dans certains cas ne pas jouer de rôle privilégié dans certaines homosexualités mâles et ce peut être le corps du partenaire, en tant que tel, qui se trouve investi de cette qualité spéciale. Mais nous savons que le plus souvent, néanmoins, c'est le pénis réel, l'organe, qui se trouve investi. Et nous pouvons nous demander pourquoi. Pourquoi ?

Il y a là, si je puis dire, une sorte de carrefour de motivations et de sur-déterminations. Il y a d'abord, sans doute, que si l'enfant s'est trouvé privilégié dans le regard de la mère, c'est le plus souvent, dans presque tous les cas, parce que c'était un enfant mâle. Et il est très facile de comprendre que, du même coup, ce qui lui fait supporter ce privilège - par exemple, s'il a des soeurs- c'est qu'il a ce petit bout ; et donc l'analogie opère de soi-même, entre le fait d'être possesseur de ce petit bout de chair et puis le privilège accordé. Facile.

Remarquez à ce propos que c'est une communauté de type spécial qui, dès lors, se

trouve nouée avec la mère, puisque, dans la mesure où c'est son regard à elle qui lui décerne ce privilège et où ce privilège va lui permettre d'abolir la dimension de l'autre et donc de faire communauté avec elle -c'est-à-dire de se ranger du même côté qu'elle- la possession qu'il a de ce petit objet aboutit forcément, d'une certaine manière, à le lui attribuer à elle, puisqu'ils font communauté, ils sont dans le même groupe. Ce que je voudrais vous dire c'est qu'il y a là une espèce d'opération magique, un peu particulière qui fait que lorsque la mère privilégie cet objet chez son petit garçon, et du même coup la (37) possession, par lui, de l'objet a, dans la mesure même où la castration se trouve faire défaut et du même coup que ne se met pas en place la dimension du grand Autre, une complicité s'établit entre eux qui, en quelque sorte, les présentifie comme faisant partie du même groupe ; et donc c'est une manière pour la mère, non pas de démentir le fait qu'elle ne l'est pas, mais en quelque sorte, de faire comme si, appartenant au même groupe, d'une certaine manière, par délégation, par jeu de miroir, elle l'a aussi. Autrement dit, dans ce cas-là, elle n'est plus, pourrait-on dire, en position de femme. Première raison sans doute de l'investissement qui privilégie cet objet.

Mais seconde raison, c'est que l'opération de la castration, ce qu'elle réalise sur l'imaginaire du petit garçon -et c'est ce que **Lacan** spécifie parfaitement très bien- c'est précisément de venir, sur cette imaginaire, dessiner un blanc autour de son sexe ; autrement dit, investir l'imaginaire, mais au détriment de l'investissement du pénis : la castration agit là comme si l'imaginaire se trouvait en quelque sorte neutre à l'endroit du sexe. Autrement dit, l'enfant perçoit aussi très bien que ce qui est demandé par la castration, c'est de renoncer à ce privilège narcissique dont son sexe est investi.

Il y a encore une autre raison qui, elle, est encore plus de structure : il est bien perçu dans tout cela que cet objet a, ne prend sa valeur que, finalement, dans la référence au Phallus. Ce qui spécifie, au fond, l'homosexualité mâle, c'est d'être une perversion qui privilégie le Phallus. Ce n'est pas du fétichisme, ni du voyeurisme, ni de la toxicomanie, ni de l'alcoolisme, c'est une perversion qui donne au Phallus sa place centrale dans l'économie du désir. Et le pénis, en étant, en quelque sorte, le représentant le plus manifeste -c'est là qu'il y a une difficulté que je vais un tout petit peu affiner, si vous le voulez bien- c'est sa présence qui témoigne en quelque sorte que, du Phallus, le (38) sujet en relève ; autrement dit, qu'il en a la qualité ; autrement dit, qu'il a cette brillance particulière. Car l'économie propre au Phallus c'est qu'on ne peut, du fait de la castration, se réclamer dans le registre de l'être ou dans le registre de l'avoir qu'à la condition d'en être privé. C'est une économie tout à fait subtile. Si la femme, par exemple, est la représentante la plus manifeste du Phallus -et c'est bien de là qu'elle tire son pouvoir, son caractère de maîtrise- c'est justement en tant qu'elle ne l'a pas. Si un homme est susceptible de mettre en exercice le pénis, c'est parce qu'il est passé par cette opération de la castration, c'est-à-dire qu'il a consenti, justement, à ne pas l'avoir. Or nous sommes là, avec l'homosexualité, dans une économie qui est tout à fait différente, je dirais : extrêmement positive, où on ne croit jamais qu'à ce qu'on touche, à ce qu'on peut vérifier ; une économie, en quelque sorte où on ne relève du Phallus qu'à la condition que le signe d'appartenance en soit palpable, vérifiable ; et de même, entre-t-on, dans l'homosexualité, dans une économie qui n'est pas celle de la castration, mais qui est celle du don : je te le donne ou je te le retire.

Quoi qu'il en soit, nous poursuivons notre interrogation sur la clinique de l'homosexualité : donc nous avons vu que, dans un premier temps, c'est tout le corps qui pouvait être investi, pas forcément le pénis. Dans un second temps, nous voyons pourquoi un caractère privilégié est accordé à l'investissement du pénis. Et maintenant, dans un troisième temps, nous pouvons faire remarquer que ce rapport au pénis peut fonctionner soit dans le registre de l'être, ce pénis, soit de l'avoir. Et nous savons que l'homosexualité masculine peut se répartir sur ces deux versants. Je veux dire qu'il y en a, je dirais, qui se

situent plutôt du côté d'une représentation féminine, et d'autres, comme nous le savons, plutôt du côté de la virilité. Avec, dans l'un et l'autre cas, une sorte d'exacerbation des traits de la mascarade sexuelle (39) et remarquons-le, si vous voulez, ne serait-ce qu'à titre anecdotique, il est clair que dans l'homosexualité mâle, ce qui est privilégié c'est l'investissement viril plutôt que la représentation féminine. Comme vous le savez sans doute, il y a dans les milieux homosexuels, beaucoup plus un idéal de la virilité accomplie, parfaite, justement, non castrée, plutôt, bien entendu, que de la féminité. C'est-à-dire qu'il semble que nous retrouvions à ce propos une sorte de misogynie fondamentale -et qui ne frappe pas la mère, pour la raison que je vous ai dite un peu plus tôt : comme si la mère ne faisait pas partie vraiment de la catégorie des femmes- qui ferait que l'idéal se situe plutôt du côté de la virilité et je dirais, est même recherché, apprécié de façon tout à fait privilégiée ; c'est-à-dire que dans l'échelle des valeurs, la représentation virile non castrée constitue indiscutablement un idéal ; alors que de l'autre côté, comme vous le savez, ceux qu'on appelle « les folles » ne sont pas tellement appréciés. Pourquoi ? Pour toutes les raisons que je viens de développer à l'instant, puisque comme je vous l'ai laissé entendre, la vérification de cette appartenance phallique est essentielle : je veux dire qu'elle n'est jamais garantie, assurée, donc ce dispositif contraint en quelque sorte à devoir vérifier sans cesse, à se donner à soi-même les preuves que l'appartenance phallique est bien assurée ; sinon, eh bien, c'est la déprime, sentiment de déchéance, voire d'angoisse. Et alors, cela donne, en général -je parle en général- au couple homosexuel... il y a des couples homosexuels qui sont tout à fait stables et bourgeoisement organisés, qui fonctionnent de façon tout à fait calquée sur les couples hétérosexuels.

J'ai eu l'occasion de rencontrer à l'armée quelqu'un qui se trouvait à l'hôpital parce qu'il avait été incorporé, bien sûr, et il ne s'avérait pas en mesure de supporter le service militaire du fait de son homosexualité ; il avait donc été hospitalisé et son ami, son conjoint, est venu (40) nous voir -il vivait avec lui depuis un certain nombre d'années- et nous a parlé de lui comme étant une épouse parfaite. Et c'est quelqu'un qui avait été hétérosexuel et qui racontait, sans difficulté, combien il avait réussi là à établir un couple heureux, stable, parfaitement satisfaisant, et combien son partenaire assurait dans le foyer toutes les tâches ménagères avec beaucoup de qualités, de diligence, ses talents en couture, pour repriser : je veux dire toute une série de qualités que, fantasmatiquement, on attribue toujours à la femme. Et donc il connaissait avec lui le bonheur et il n'y avait aucune raison de mettre en doute : cela simplement pour vous dire que des couples stables existent. Mais le plus souvent, néanmoins, il faut reconnaître que cette exigence habituelle de parfaite identité, cette exigence de pouvoir accomplir dans l'autre l'amour de soi-même, aboutit à cette espèce de transitivity particulier, propre à la paranoïa et il est plus fréquent donc, que ce soient des amours orageuses, que les tempêtes y soient plus fréquentes que le calme que j'évoquais tout à l'heure, puisque -et c'est là l'un des drames homosexuels- il n'est pas de reconnaissance symbolique possible de l'union homosexuelle. Comme vous le savez, il y a des revendications que des mariages puissent être célébrés, voire certains ont pu l'être, des prêtres libéraux aidant. Mais on voit très bien pourquoi un tel mariage ne peut néanmoins être considéré comme étant de l'ordre d'un sacrement. On le voit bien pourquoi, puisqu'il constitue, si je puis dire, par essence, un refus du pouvoir du symbole : on ne peut donc pas à la fois refuser le symbole et, ensuite, en réclamer le bénéfice, il faut bien que ce soit ou l'un ou l'autre. Et donc on peut trouver, je dois dire, plus légitime, l'attitude des prêtres qui estiment qu'il y a là une difficulté qui ne relève pas ni de leur bon vouloir ni de leur libéralité, ni de leur largesse de vue, mais qui est bien inhérente, interne au sujet lui-même.

(41) Une remarque encore, toujours à propos de cette homosexualité mâle : c'est que, dans la mesure où elle refuse, où elle ne peut admettre la dimension du grand Autre, il y a un double mouvement assez curieux : il y a d'une part, la reconnaissance dans un

groupe homogène de tous ceux qui relèvent du Phallus, qu'ils soient hommes ou qu'ils soient femmes -et il peut y avoir des femmes qui soient admises, en quelque sorte, dans cette communauté, à partir de quelques traits particuliers relevant de leur présentation- et puis il y a les autres, qui eux, sombrent dans le néant, ça veut dire qu'ils ne relèvent pas de l'humanité. Oui, me direz-vous, mais ce que vous nous dites là est quand-même en contradiction avec ce qui semble être, au contraire, l'investissement que les homosexuels peuvent facilement avoir à l'égard des minorités, des déshérités, de ceux qui, justement, ne sont pas socialement reconnus. Et c'est vrai, assurément. Mais cet investissement des minorités, des déshérités se fait plutôt dans le registre, là encore, d'une identification : c'est bien parce qu'eux-mêmes, en tant que minorité, ne sont pas toujours reconnus, admis, comme ils pourraient le souhaiter. Il n'empêche, je dis bien, il n'y a pas pour eux -je veux dire dans la construction qui là s'organise- quelque chose qui est de l'ordre de la différence : il y a ceux qui relèvent du Phallus et qui sont les humains et puis, il y a les autres qui, à ce moment-là, disparaissent du champ de vision. Et eux-mêmes se vivent comme ça dans leur narcissisme, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'intermédiaire : ou bien ils sont visibles, c'est-à-dire brillants ; ou bien cette qualité leur fait défaut et c'est la déprime. Il y a des cycles d'humeur qui sont tout à fait repérables à cet égard et y compris, d'ailleurs, chez certains qui, ayant trouvé un appui dans le champ du spectacle, y compris quand ils ont l'assurance, par leur métier, leur réussite dans ce métier, d'un investissement de leur imago, sont néanmoins soumis à cette inquiétude particulière, à cette angoisse et peuvent assez facilement (42)être vulnérables, de ce côté. C'est donc bien entendu pourquoi, ce que nous savons, le spectacle et la réalisation de ce qu'on pourrait appeler le Beau, sont évidemment des domaines privilégiés ; on comprend tout à fait pourquoi, et avec des réussites, bien entendu, tout à fait certaines. L'amour tient évidemment là une grande place dans la relation, puisque l'amour, comme nous le savons, se supporte de l'investissement de l'imago de soi-même, primordialement, et donc l'amour tient là également une grande place.

Je crois vous avoir fait remarquer que le point où nous avons toutes les raisons d'être déterminés sur cette question, c'est de récuser tout caractère, toute ambition révolutionnaire. Vous savez qu'il existe des spécifications qui se voudraient révolutionnaires, des homosexuels : je crois que nous pouvons les récuser, ces revendications, de façon ferme, parce que dans la mesure où la jouissance consiste à tourner autour du Phallus, que c'est là la révolution dont il est question, je veux dire, que le Phallus est le centre, l'axe qui ordonne la gravitation de toutes les comètes, de toutes les trajectoires et que, en dehors de lui, il n'existe rien, il n'y a pas d'au-delà, il n'y a rien qui puisse être de l'ordre du non-sens, rien ne puisse s'investir qui ne soit pris dans la signification phallique, eh bien, dans ce cas-là, cette espèce de privilège qui serait accordé à ce grand axe qui ferait tourner toutes les roues, etc. récuse à l'avance toute prétention révolutionnaire, je veux dire la prétention à changer à quoi que ce soit, puisque ça ne peut être que le culte... (fin de bande)

...cette épreuve des coups dont l'exercice renvoie immanquablement à lui ; et c'est pourquoi il y aura obligatoirement, dans l'homosexualité mâle, un culte du maître, c'est inévitable, et autour de cela, une série de (43)réalisations fantasmées, tout ce qu'on appelle l'homosexualité « cuir et chaînes » et qui en représente l'apogée et, d'une certaine façon, la vérité.

Il y a un autre versant que je n'ai pas abordé, mais qui témoigne aussi, si je puis dire, de la prévalence masochiste, dans l'organisation homosexuelle, et qui est celle de l'identification de l'homosexuel mâle à une position féminine et qui consiste à réaliser une sorte de déchéance de lui-même, déchéance sexuelle dans la rencontre, dans la recherche de partenaires qui ne valent que, justement, par les outrages, les excès et la dégradation qu'ils peuvent en quelque sorte produire sur leur partenaire d'un soir. On voit

bien cet idéal masochiste à l'oeuvre dans les deux cas de figures et ce point mérite d'être souligné.

Je le redis encore pour le cas où ce serait nécessaire : il s'agit de notre part de se dégager, à propos de l'homosexualité, du moindre point de vue, si je puis dire, éthique ; c'est pas notre problème ; notre problème est d'en recenser les formes cliniques, l'organisation et, à partir de là, de relever les traits significatifs.

Alors pour le dire autrement, en général, ce n'est pas une existence spécialement drôle. L'hétérosexualité, c'est pas très drôle; l'homosexualité, il ne semble pas que ça le soit beaucoup plus. Si je fais cette remarque, c'est pour dire que, si une tentative de sortir de l'impasse hétérosexuelle (c'est-à-dire du défaut de rapport sexuel) est faite du côté de l'homosexualité, on ne peut pas dire que l'homosexualité nous ait donné le témoignage à cet égard de la moindre réussite. Elle est un accident du caractère tordu de notre rapport au sexe et nous avons à la respecter au même titre que tous ces accidents ; nous n'avons pas là-dessus à considérer les choses autrement, cela n'a jamais empêché quiconque de pouvoir être compétent, brillant, et peut-être même bien plus, parfois, que d'autres, comme je vous l'ai fait remarquer, d'avoir des talents et des dons tout à fait (44)spécifiés ; mais on ne peut pas dire, en tout cas -il y a parfois une espèce de prêche homosexuelle comme étant la solution aux impasses de la sexualité- pas du tout : ça, c'est du bavardage.

Alors, l'homosexualité féminine -voilà qui est amusant- c'est tout à fait autre chose. Et je crois que ce second tour que je fais là avec vous nous permet de mieux saisir pourquoi.

D'abord parce que la petite fille, justement, si elle répugne à la castration, c'est-à-dire si elle veut se préserver comme représentante de l'objet a, elle ne le doit pas au regard maternel : première chose. Ce n'est pas parce que sa mère l'a investie comme ça. En général. Il y a toujours des exceptions. Mais en général, le regard de la mère, il a plutôt été sur le petit frère, ou sur le mari. Donc, ça, si vous voulez, c'est un premier fait fondamental.

Le deuxième, c'est que -et je crois avoir déjà attiré votre attention là-dessus- c'est volontiers après s'être engagée dans le conflit oedipien et pour sortir du conflit oedipien et dans une affirmation rivale à l'égard du père, de rivalité avec le père, que la petite fille s'affiche aux yeux de la mère, ou aux yeux d'une femme qui peut, pour elle, en tenir compte, s'affiche comme cet objet, l'ayant.

Et ce qui -troisième chose- est tout à fait remarquable, c'est qu'il ne s'agit pas du tout, dans le devenir homosexuel féminin, de le réaliser dans le registre de l'être ou de l'avoir. C'est-à-dire, par exemple : pourquoi est-ce que le devenir de l'homosexualité féminine ne serait-il pas dans le registre de l'être, c'est-à-dire d'une féminité qui serait lesbienne ? Et bien, pas du tout : cela se fait toujours dans le registre d'une affirmation virile. Et cela nous montre bien comment ça s'articule dans le conflit oedipien, par rapport au père, ou par rapport au frère : c'est-à-dire la volonté d'affirmer à la mère que, malgré son désaveu, malgré son (45)déni, elle a eu tort ; et que sa fille est bien plus capable, aussi bien que les frères, que le père, d'assurer la jouissance phallique, la jouissance d'être un partenaire viril, qu'elle est bien plus homme que ceux que la mère croyait être des hommes et qui n'étaient que des hommes castrés. Car elle, elle va s'afficher dans une virilité parfaite et impressionnante. Ceux d'entre vous qui ont pu, en clinique, avoir affaire à des cas de ce type, ont peut-être pu parfois se sentir débordés. J'ai eu l'occasion, comme ça, d'avoir affaire à une femme -peut-être vous en ai-je parlé, mais elle m'a tellement marqué...- qui avait vécu, au temps de sa jeunesse, en étant proxénète. Il y avait un certain nombre de femmes qui tapinaient pour elle, à Paris. Elle avait un tiroir de sa commode rempli de lettres d'amour, de lettres passionnées ; elle avait eu une

carrière, dans le milieu parisien spécialisé, dans le milieu des lesbiennes. Elle était tout à fait connue : une carrière fulgurante, éblouissante ; elle était tout à fait appréciée. Et ses ennuis ont commencé avec l'âge -c'est toujours le même problème dans ces cas-là- c'est-à-dire le sentiment qu'elle n'était plus capable, qu'elle n'avait plus d'elle-même la représentation, l'image suffisante pour assurer sa virilité : elle commençait à être prise pour une vieille chnoque. Et alors là, l'angoisse. L'angoisse paralysante. Ça ne l'empêchait pas -je la recevais à l'hôpital- dans le couloir devant mon bureau, il y avait là quelques femmes qui attendaient : au bout d'un quart d'heure, elle avait déclenché parmi ces patientes qui attendaient un climat d'émeute ! Je veux dire que ça pouvait aller jusqu'à la délégation au directeur de l'hôpital, les infirmières... Je veux dire : une insurrection ! Et je dois dire que les femmes qui étaient là étaient absolument subjuguées, fascinées par elle. Et on pouvait très bien comprendre comment la séduction opérait, puisqu'à partir de cette position d'affirmation virile, pouvait opérer la séduction à propos d'autres femmes, qui n'étaient pas (46)forcément lesbiennes, mais qui étaient invitées, avec une espèce de franchise et de verdeur de langage et une sorte d'y aller franc jeu, de déclaration, comme ça, sans détour : « Hop, allez, j't'emmène » qui, pour la femme ainsi interpellée, pouvait avoir un côté perplexifiant et, éventuellement, fascinant.

Il y a cette question qui est, je crois, rarement abordée, qui est celle de la place de l'organe. On y revient. Parce qu'enfin, toute cette affirmation virile, elle se faisait, bien entendu, à partir de ce qui était. Bien entendu, il n'était pas question de se réclamer d'une possession de l'organe. Mais, premièrement, son absence -et c'est là que je reviens à cette question de la castration- pouvait justement passer pour un témoignage de virilité, c'est-à-dire de castration accomplie (et bien accomplie puisqu'il n'en restait plus trace) donc de virilité parfaitement justifiée. Car c'est bien le paradoxe que pour l'homme, la virilité passe par la castration, c'est-à-dire le renoncement à l'investissement imaginaire du pénis.

Et deuxièmement, l'usage des postiches -qui n'est pas rare- l'usage du godemiché, c'est en quelque sorte, justement, le ravalement de l'organe à n'être qu'un simple outil, c'est-à-dire que, comme tous les outils, on peut le prendre et on peut le laisser, ça n'a pas d'importance. C'est-à-dire quelque chose qui serait non plus de l'ordre du signe, mais de l'ordre de l'instrument. Et, si vous voulez, il est évident que sur le type de jouissance sexuelle qui est réalisée à l'occasion de ces situations-là, ce sont des jouissances aussi accomplies, aussi orgasmiques que n'importe quelles autres, évidemment, voire même des affirmations comme quoi ce serait bien mieux comme ça ; et pourquoi pas ? Mais cela est pour nous rappeler encore : nous ne sommes pas, dans tout ça, dans des affaires de physiologie, comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire, nous sommes devant des déterminations de (47)structure qui commandent tout le reste et le reste n'a qu'à suivre.

Une autre différence tout à fait essentielle c'est que ces femmes homosexuelles dont je vous parle, c'est-à-dire viriles -les autres ne peuvent s'affirmer dans le lesbianisme que soit par accoutumance, soit par habitude, mais elles peuvent très bien changer, très facilement, elles peuvent très bien retourner à l'hétérosexualité ; ou bien elles ont pris là un certain pli, des habitudes et puis voilà : mais ce n'est pas déterminant, ce n'est pas majeur ; elles restent le plus souvent bi-sexuelles- ces femmes homosexuelles, elles aiment les femmes ; autrement dit, la dimension de l'Autre est pour elles tout à fait en place. Elles s'estiment tout simplement des hommes plus accomplis que les hommes. C'est-à-dire que leur mère n'avait d'yeux que pour le petit frère ou pour le mari : et bien, leur mère s'est foutu le doigt dans l'oeil. Si leur mère avait compris, elle aurait compris qu'elle n'avait affaire qu'à des moitiés d'hommes.

Là, vous me direz, c'est une relation hétérosexuelle, autrement-dit, cette lesbienne, ce n'est pas elle-même qu'elle veut aimer dans la femme : oui, c'est vrai, c'est bien une relation hétérosexuelle : elle veut aimer sa partenaire. Mais comme c'est un

amour qui est, si je puis dire, organisé sur le « sans limite », sur le hors limite, sur ce qui n'a pas de frontière, sur ce qui ne reconnaît aucune barrière, les exigences, évidemment, deviennent très vite excessives, démesurées, impossibles à satisfaire, et c'est pourquoi on retombe dans ce caractère volontiers orageux, conflictuel, instable, tourmenté, violent dont je vous parlais.

La fameuse observation de Freud sur ce cas d'homosexualité féminine vient, je pense, tout à fait s'inscrire dans ce que je vous raconte, c'est-à-dire comment la déception encourue par la grossesse maternelle, alors que la petite fille était adolescente, a plongé la fille dans une position virile et où nous retrouvons (48) quelque chose que **Freud** avait très bien souligné : une identification au père. C'est-à-dire que là où elle aurait eu à accepter à la fois de devenir femme et, en même temps, de renoncer à son père, et bien, par l'identification qu'elle a réalisée, à la fois elle a refusé la féminité, puisqu'elle était trompée en voulant se faire femme -c'est sa mère qui a eu l'enfant- et d'autre part, elle a maintenu le père en elle-même, puisqu'elle s'est identifiée à lui. Il y a donc aussi dans ce type d'identification chez les femmes lesbiennes, une composante d'amour pour le père, qui se trouve préservé.

Au terme, donc, de ce second exposé, je crois que je suis surtout parvenu à vous rendre sensible le fait que homosexualité mâle, homosexualité féminine, c'était pas du tout la même chose, même si dans l'un et l'autre cas c'est organisé autour du refus de la castration ; et je crois que le statuer de cette façon-là est une certaine forme de progrès, car ce n'est pas si évident.

Je regrette qu'aujourd'hui, il n'y ait pas de tableau, mais il aurait fallu que je vous fasse le tableau de ce que **Lacan** isole comme *castration*, *frustration* et *privation*. Ce sont des éléments qui sont propres à son élaboration : ça n'est pas chez **Freud**.

L'homosexualité, qu'elle soit mâle ou féminine, nécessite inmanquablement, pour être repérée, que ces diverses instances soient bien mises en place ; et d'ailleurs, **Lacan** -je ne sais plus dans quel séminaire, mais à propos du cas de l'homosexuelle de **Freud**- se fonde sur des références à la frustration et à la privation pour expliquer ce qui arrive à cette jeune femme. Parce que beaucoup de jeunes filles se sont trouvées dans ce cas-là : beaucoup de filles se sont trouvées devant le fait qu'elles étaient adolescentes quand leur mère s'est retrouvée enceinte : c'est pas pour autant qu'elles sont devenues homosexuelles ; et donc il y a toujours un certain forçage, de ce côté-là. D'autre part, vous pouvez par (49) exemple aussi rencontrer des homosexuelles femmes, viriles -les autres sont simplement des conquêtes qui, demain, peuvent aller avec un homme- viriles, mais cela de façon épisodique et surtout parce qu'elles ont régulièrement été déçues par les hommes auxquels elles ont eu affaire. Par déception. C'est-à-dire : de voir que les hommes auxquels elles ont eu affaire étaient tellement en retrait par rapport à l'idéal qu'elles pouvaient se faire d'un homme, que, en quelque sorte, s'ils sont tellement incapables, il va falloir faire les choses à leur place. Ça se rencontre. Mais en tous cas, -et je termine là-dessus- il me semble, bien que je n'aie pas pu travailler avec vous sur *Frustration*, *castration* et *privation*, il me semble quand-même vous avoir donné un petit noyau à partir duquel on peut s'orienter dans le champ de la clinique, à l'égard de tout ça.

A partir de ce que je raconte, il y a une multitude de cas qui peuvent venir se brancher. Par exemple, celui de filles qui se retrouvent seules avec leur mère -mères qui ne sont pas forcément homosexuelles- et qui ne peuvent avoir d'accès à la sexualité que dans l'attente de ce que leur mère voudra leur reconnaître, dans l'appartenance au Phallus ; c'est-à-dire engagées vis-à-vis de leur mère dans une quête où l'amour, en quelque sorte, n'est que la doublure de la quête du Phallus. Ça se voit aussi. Donc il n'y a pas de clef universelle, en la matière, mais des dispositifs à partir desquels les cas

cliniques viennent se disposer, ne sont que des variantes.

Alors, là encore, on pourrait répondre à la question : est-ce que l'homosexualité féminine est, elle aussi, la réponse correcte au défaut de rapport sexuel ? D'après ce que je vous en ai dit : sûrement pas. Parce que ce n'est pas parce qu'une femme viendrait dans la position de l'homme, que du même coup le rapport sexuel serait établi. Elle vient dans la position de l'homme ; elle fait l'homme ; (50)elle peut faire l'homme, éventuellement, avec une intuition et une sensibilité, si je puis dire, particulière, puisque c'est d'une appartenance féminine initiale qu'elle est venue et qu'elle a donc un feeling plus subtil et plus immédiat, plus intuitif, plus empathique, enfin, tout ce que vous voudrez ; mais dans la mesure où là, la dimension de l'Autre prévaut, l'impasse sexuelle est évidemment la même. Donc nous n'avons pas non plus à attendre quelque progrès, si je puis dire, de ce côté-là et il est immanquable que les mouvements qui, périodiquement, s'originent de telles tentatives -on voit bien, comment depuis **Aristophane**, on a le témoignage qu'il y a toujours eu des tentatives, fort compréhensibles, de la part de femmes, de résoudre la question- nous voyons bien que cela n'a pas spécialement mieux abouti.